

FRANCIS FAGGIANELLI



MUTATION



ROMAN



1

17 mars de l'année 2018.

C'était la première fois que Daniel retournait dans la ville de Sarlat. L'une de ses relations, Président de l'association des anciens élèves du collège Saint-Joseph dirigé encore aujourd'hui, par les Jésuites, l'avait fortement sollicité pour l'accompagner à la réunion annuelle des anciens. Daniel avait mis un point d'honneur à ne jamais retourner en ce lieu, non pas qu'il en éprouvait une véritable crainte, mais la richesse de ce qu'il y avait vécu ne se négociait pas... Elle devait rester intacte, immaculée de tous regrets, de toute rancœur qui viendrait souiller la mémoire des acteurs de la tragédie qui s'était déroulée entre ces murs et bien au-delà, il y a plus de soixante années aujourd'hui.

Mais Daniel avait compté sans la perversité de la mémoire qui ne nous lâche jamais. Même si parfois elle nous fait croire qu'elle a égaré la clé des tiroirs dans lesquels elle range les détails les plus intimes de notre vie, ce n'est qu'un subterfuge par lequel elle recule pour mieux sauter. C'est ainsi que, tel l'assassin qui revient sur le lieu de son crime, elle revient inexorablement sur ce que la vie nous a laissés de plus mémorable : les façades des bâtiments, éclairés ce matin-là, par un soleil hésitant, les relents d'odeurs d'antan, le bruit de ses pas

sur le gravier de la cour, le propulsent malgré lui, dans un passé dont la netteté des images lui brouille soudain la vue, dans un vertige qui le fait chanceler.

— Ça ne va pas ? Lui demande son ami qui est à son côté.

— Ce n'est rien ! Répond Daniel, au moment où les sons se bousculent à ses oreilles... La cour entière piaille, telle une volière surchargée... Tous les enfants courent autour de lui et l'un d'eux se détache... Il ne ressemble pas aux autres... Il laisse derrière lui une trace lumineuse... Il se retourne vers Daniel et pointe un index vers le sol en répétant : *terre ! ... La terre ! ... Tu verras plus tard !*

Daniel, percuté par cette image qui traverse son cerveau telle une étoile filante, vacille un peu plus. Il dit à son ami :

— J'ai un petit coup de fatigue... Ce n'est rien ! Je vais m'asseoir un instant sur ce banc. Ne m'attendez pas ! ... Je vous rejoins dans peu de temps.

Apparemment rassuré, son ami s'était éloigné pour rejoindre le groupe d'anciens qui pénétrait dans le collège.

Daniel faillit remercier cet homme qui allait lui permettre de se laisser porter par les images, les odeurs et les sons, contre lesquels il ne pouvait plus lutter. Il ferma les yeux, se laissa aller contre le dossier du banc et attendit que l'horloge remonte son propre temps pour s'arrêter soixante et un an en arrière.



2

15 septembre de l'année 1950.

Ce matin, il n'avait pas demandé à être là. Il s'était retrouvé à l'arrière de la voiture, cahotant sur une route secondaire vers l'internat Saint Joseph de la ville de Sarlat. Il n'avait que sept-ans. Son père l'ayant réveillé de très bonne heure, il aurait bien aimé succomber à la somnolence qui le tenaillait, si ce n'avait été la manifestation de cette angoisse, en ce jour, inconnue, qui lui enserrait la gorge. Son père conduisait en silence dans la brume de cette campagne vallonnée dans laquelle il avait pris tant de plaisir à courir. Dans sa tête, ses pensées se construisaient au passé, pressentant qu'à partir de ce jour, il allait, par la force des choses, devoir abandonner ses jeux d'enfant et que ses escapades en solitaire dans la nature environnant leur maison, n'allaient devenir qu'un lointain souvenir. Il n'avait pas encore assez de connaissance pour appréhender son avenir, mais il avait capté une sorte de signal d'alerte lorsque son père avait dit à sa mère :

— Si nous voulons que cet enfant devienne quelqu'un, nous ne pouvons pas le laisser se gâcher dans les écoles de la république.

Sa mère n'avait rien dit, trop absorbée par ses larmes. La déchirure de ses entrailles n'avait pas suffi à donner tort à son mari... *Il a raison !* Avait-elle été obligée d'admettre.

Son père avait alors serré sa femme dans ses bras en lui murmurant :

— Je sais que c'est une décision douloureuse à prendre, mais personne ne la regrettera, j'en suis persuadé. Les Jésuites sont les seuls dans ce pays à pouvoir assurer la qualité d'une éducation indispensable à un avenir glorieux... Les exemples ne manquent pas.

— Il est si jeune, avait balbutié sa mère.

— Je sais, mais tu verras que plus tard, il nous remerciera.



Les yeux humides, l'enfant comptait les platanes qui défilaient à travers la vitre embuée de la traction Citroën, sur cette route qui le menait vers la cité historique du Périgord noir... Sarlat.

Le mot *Jésuite*, méconnu à ce jour par le petit Daniel, avait sonné curieusement à ses oreilles... Assez bizarrement pour faire naître l'une de ses premières intuitions teintées d'amertume... Celle qui allait le faire pénétrer dans un monde hors du monde... Celui dans lequel on s'efforçait de fabriquer des adultes bien avant l'heure.

L'immense salle à peine éclairée par les derniers rayons du soleil, qui, au goût de l'enfant se couchait bien trop tôt en cette saison, dégageait une mélancolie frisant cette angoisse à laquelle bon nombre d'enfants n'ont pu échapper au cours de leur début de vie... Celle provoquée par la découverte de lieux inconnus auxquels il allait falloir s'habituer. La pâle clarté du jour peinait à se faufiler à travers la série de hautes fenêtres qui donnaient sur une vaste cour limitée par trois ailes en U constituant la partie principale du collège.

... La cérémonie de réception avait été brève. Les nouveaux venus au nombre exact de soixante-quinze, s'étaient retrouvés en rangs serrés devant l'entrée principale, sous les regards sévères de plusieurs Pères, c'est ainsi qu'on les nommait, tandis que les parents, le dos voûté, regagnaient leurs véhicules... Certains, traînant les pieds plus que d'autres, Daniel, avait alors espéré que cette attitude qui les apparentait à un groupe de vieilles personnes, n'était dictée, bien plus par un profond regret d'abandonner leurs enfants, que par le froid porté par un vent tourbillonnant venant de l'Est, qui soulevait la poussière de la cour.

Après avoir gravi de larges escaliers de bois au bruit résonnant d'une petite armée en marche, ils avaient débouché dans un long couloir éclairé par des appliques murales dont la faiblesse des lueurs témoignait de la rigueur économique dont faisait preuve le Père Préfet de ce collège. La petite troupe fut séparée en trois groupes de vingt-cinq individus pour être conduits chacun dans l'une des salles de classe occupant en enfilade le premier étage de l'aile gauche du collège. Sous la direction d'un Père, les nouveaux arrivés s'étaient installés par deux, derrière un pupitre, dans un silence qui allait devenir leur principal compagnon. Daniel avait laissé aller son regard à travers les vitres de la fenêtre près de laquelle on l'avait installé, pour suivre le vol de quelques martinets qui, comme pour le narguer, affichaient leur liberté dont ils profitaient outrageusement en rasant les façades dans une ronde frénétique dont ils semblaient ne jamais se lasser.

— Comment tu t'appelles ? Chuchota le garçon assis à ses côtés.

Daniel, surpris par cette petite voix qui semblait sortir avec peine de la gorge serrée de son voisin, marqua un temps avant de répondre :

— Daniel ! ... Et toi ?

— Constans ! Répondit le gamin en jetant un regard prudent vers le Père qui à pas lents, les mains derrière le dos, circulait dans la travée.

Daniel observait son voisin qui, la tête baissée, suivait d'un regard en coin les allers et venues du Jésuite. Il était bien trop tôt pour connaître la raison qui faisait que Daniel éprouva d'emblée ce sentiment de compassion envers ce garçon au regard craintif, aux yeux bleu pâle qui accentuaient l'aspect diaphane de sa peau, les cheveux en bataille, agrémentés d'un épi rébarbatif sur le sommet du crâne, pointant vers le ciel, dissident d'une lumineuse chevelure blonde. Tout en lui dégageait un sentiment de fragilité, tant affective que physique au point que la gourmette en argent qu'il portait au poignet droit semblait bien trop lourde pour ses os qui pointaient sous une peau rosâtre de nouveau-né. Plus tard, Daniel s'était étonné que le Père chargé de la discipline ait toléré le port permanent de cette gourmette, ce qui était contraire aux principes du collège qui interdisaient toutes distinctions de classes à travers le port d'un bijou quel qu'il soit. Constans lui avait expliqué que l'on ne pouvait plus lui enlever... Le fermoir avait été définitivement soudé. C'était une tradition dans sa famille... Il porterait cette gourmette durant toute sa vie. Daniel s'aperçut que Constans tremblait légèrement.

— Ça ne va pas ? Lui demanda-t-il.

.... Constans enveloppa Daniel d'un regard baigné d'une telle tristesse qu'il en oublia la sienne.

— J'ai un peu froid, répondit l'enfant avec un demi-sourire forcé.

.... Daniel n'insista pas, se concentrant sur la situation présente qui lui fit se poser une question : *pourquoi nous fait-on attendre ainsi ?* L'attente se prolongeait lorsque la voix timide de Constans revint à son oreille.

— Daniel ?

— Oui !

— Je pourrai rester à côté de toi ?

Pris de court, Daniel hésita :

— Euh ! ... Oui ! Bien sûr ! ... Si les Pères le permettent, mais...

— Au dortoir aussi ? Le coupa Constans.

Daniel n'eut pas le temps de lui répondre, la porte de la salle s'était brusquement ouverte pour laisser pénétrer trois Pères en soutanes noires, tandis que celui présent dans la travée se raidissait et, figé dans la position, ordonna :

— Levez-vous !

L'un des trois Prêtres resta debout derrière le bureau surélevé par une estrade, tandis que les deux autres l'encadraient.

— Je suis le Père Vallois, le Préfet de ce collège, commença cet homme en noir, dont la prestance ne fut jamais mise en doute par quiconque ayant connu le collège. Le lourd silence qui régnait déjà dans la salle, gagna en épaisseur lorsque le Père reprit :

— Je suis celui auquel vous aurez à faire lorsque se présentera un problème de discipline ou d'intendance... C'est sur mon bureau qu'aboutiront vos éventuelles doléances ainsi que celles de vos professeurs. Le Père Duval, à ma droite, va vous initier au bon fonctionnement de ces lieux, c'est-à-dire à l'organisation de vos journées : les heures du coucher et du lever, celles consacrées à la toilette, les prières et les cours. À ma gauche, le Père Maillard auquel vous aurez à faire pour tout manquement à la discipline.

Daniel, sans tourner la tête, regarda Constans qui, à l'énoncé des mots que la voix grave du Père faisait résonner sous les hauts plafonds, se tassait sur lui-même, semblant vouloir disparaître sous le pupitre. Les mots : punitions... retenues... privations...

et bien d'autres, percutaient la poitrine du garçon telles les balles d'un peloton d'exécution. L'enfant se trouva rassuré lorsqu'à la fin des exposés de chaque Père, tous se mirent en rangs dans l'ordre de leur installation derrière leur pupitre. C'est ainsi que Constans, collé à son nouvel ami, se dirigea vers le réfectoire dans lequel quelques quatre cents chaises attendaient de recevoir les fonds de culotte de la totalité des pensionnaires. Constans n'avait pas dit un mot, se contentant de jeter de temps à autre un chaud regard vers son protecteur qui, tout bien réfléchi, tirait un certain avantage de cette situation... Celui d'endosser une responsabilité envers Constans, venait agréablement atténuer son propre désarroi.

Au fond de la grande salle du réfectoire, trois prêtres occupaient chacun une chaise installée sur une estrade au bord de laquelle se dressait un pupitre. L'un des trois prêtres se leva et s'en approcha. Il n'eut pas à demander le silence, régnant déjà en maître parmi les âmes qui n'avaient pas mis longtemps à comprendre que leurs voix ne résonneraient entre les murs du collège, uniquement à la demande de leurs Pères. Le Jésuite entama soudain d'une voix grave :

— *Écoutez, mes fils, l'instruction d'un père, et soyez attentifs, pour connaître la sagesse ; car je vous donne de bons conseils : ne rejetez pas mon enseignement. J'étais un fils pour mon père, un fils tendre et unique auprès de ma mère. Il m'instruisait alors, et il me disait : que ton cœur retienne mes paroles ; observe mes préceptes, et tu vivras. Acquiers la sagesse, acquiers l'intelligence ; n'oublie pas les paroles de ma bouche, et ne t'en détourne pas. Ne l'abandonne pas, et elle te gardera. Aime-la, et elle te protégera. Voici le commencement de la sagesse : acquiers la sagesse, et avec tout ce que tu possèdes, acquiers l'intelligence. Exalte-la, et elle t'élèvera, elle fera ta gloire, si tu l'embrasses, elle mettra sur ta tête une couronne de grâce, elle*

t'ornera d'un magnifique diadème. Écoute, mon fils, et reçois mes paroles et les années de ta vie se multiplieront. Je te montre la voie de la sagesse, je te conduis dans les sentiers de la droiture. Si tu marches, ton pas ne sera point gêné, et si tu cours, tu ne chancelleras point. Retiens l'instruction, ne t'en dessais pas ; garde-la, car elle est ta vie. N'entre pas dans le sentier des méchants, Et ne marche pas dans la voie des hommes mauvais.

... Le prêtre se tut, le temps d'envelopper l'assistance d'un regard qui semblait vouloir s'assurer que chacune de ses paroles avaient bien atteint son but... L'endroit précis de leurs jeunes cerveaux au fin-fond desquels chaque mot allait nicher son empreinte pour l'éternité.

Le Père reprit la parole :

— Le texte que je viens de vous lire est le *proverbe 4* traduit de l'ancien testament par Louis Segond, un prêtre théologien suisse dont vous entendrez souvent parler, car au cours des années que nous allons passer ensemble, nous aurons certainement l'occasion de faire appel à ses traductions.

Daniel s'était demandé si Constans avait frémi à la même onde de chagrin au moment où le Père avait prononcé la phrase : *j'étais un fils pour mon père. Un fils tendre et unique pour ma mère.* Cette mère que l'on ne renie jamais, et pourtant parfois si lointaine que l'on pense ne pas être le *fruit de ses entrailles*. C'était bien ce qu'il avait ressenti, lorsque ce matin même, au moment de quitter le havre familial, son père lui avait appris que sa mère ne les accompagnerait pas.

— Ta mère est fatiguée, tu comprends. Le trajet en voiture n'aurait rien arrangé, lui avait-il dit, le visage fermé, avec une légère trace de gêne dans le ton. Puis il avait rajouté :

— Va lui dire au revoir pendant que je fais chauffer le moteur... Elle se repose dans sa chambre.

Il avait gravi les escaliers quatre à quatre et avait frappé à la porte. N'obtenant pas de réponse, il avait ouvert délicatement le battant... Sa mère dormait. Il s'était approché du lit et, dans la demi-pénombre, il avait contemplé ce visage qui lui donnait tant de bonheur lorsqu'un sourire parfois le traversait. Il dut attendre quelques années de plus pour comprendre que cette fragilité chronique dont souffrait sa mère, avait été l'une des causes de son départ pour le collège Saint Joseph. Son père lui avait dit : — Tu sais mon fils, il ne faudra jamais en vouloir à ta mère... Elle a eu le cœur déchiré de te laisser partir, mais elle est de santé fragile et elle n'aurait jamais eu la force de s'occuper de toi comme il fallait. Quant à moi ! ... Je suis toujours parti... c'est mon travail qui m'y oblige. Tu le sais bien !

Daniel, n'avait pas réveillé sa mère. Il avait quitté la chambre sur la pointe des pieds, envahi par le regret de ne pas s'être penché sur ce visage pour y déposer un baiser... Le regret de partir sans le souvenir du contact de ses lèvres sur cette peau qui avait gardé le parfum d'une crème appliquée la veille.

La voix fluette de Constans le tira de ses pensées :

— Ma mère me manque déjà, murmura-t-il en regardant Daniel, les yeux humides. Puis il ajouta :

— C'est beau ce que le Père a dit, mais ça me fait peur aussi... pas toi ?

— Oui ! À moi aussi !

Comme lui, Constans, à travers le proverbe du prêtre dont les mots résonnaient encore à ses oreilles, avait dû saisir l'ampleur et la richesse du chemin à parcourir pour devenir les adultes que les Jésuite espéraient.

Ils mangèrent en silence. Constans avait repris des couleurs et semblait se satisfaire de ce qu'il avait dans son assiette.

— C'est bon ! Tu ne trouves pas ? Demanda-t-il à Daniel, la bouche à moitié pleine.

— Oui ! C'est très bon ! Lui répondit ce dernier avec un petit rire devant la bouille aux joues gonflées par la bouchée de macédoine qui attendait d'être avalée par son ami.

Le peu de temps qu'ils avaient passé ensemble avait suffi à installer entre-eux bien plus qu'une amitié, une tendresse différemment ressentie... La tendresse de Constans avait été spontanément celle d'un frère cadet pour son aîné, tandis que curieusement, dans une logique implacable, la tendresse de Daniel était celle du grand frère protecteur, conscient non seulement de la responsabilité, mais surtout du devoir dont une force invisible venait de l'investir. Dans l'instant même, il bénit le hasard de lui avoir octroyer ce rôle... De lui avoir insuffler à travers la présence de ce petit blond, une volonté dont il pressentit qu'elle serait le vecteur de leur réussite à tous les deux. *Constans pourrait-être le petit frère que je n'ai pas eu*, s'était-il dit.

Constans avait avalé sa bouchée. Il s'attaquait maintenant à une salade de fruits en faisant des *hum ! hum !* de plaisir. Il se tourna vers Daniel pour lui dire :

— Eh ben tu vois ! S'il nous arrive d'être malheureux dans ce collège, ce ne sera pas à cause de la nourriture.

Daniel était d'accord ... Il y aurait certainement d'autres raisons de vivre des moments difficiles. Il se fit la promesse que, contre vents et marées, il sortirait vainqueur de ce parcours du combattant avec Constans à ses côtés.



Un mois s'était écoulé au cours duquel les deux amis s'étaient efforcés de surmonter les épreuves quotidiennes de leur nouvelle vie qui n'avait, bien entendu, aucune ressemblance avec celle

qui avait été la leur précédemment... Lever à 7 h heures au son d'une clochette que le Père surveillant principal extrayait d'une poche de sa soutane pour l'agiter dans chaque travée du dortoir. Le quart d'heure suivant était consacré à la toilette à l'eau froide, torse nu dans des lavabos en fer blanc, puis l'habillage suivi de la réfection du lit. À 7 heures 15, rassemblement dans la salle d'étude jusqu'à 8 heures, heure à laquelle les quatre cents pensionnaires du collège se rendaient à la chapelle pour assister à la messe jusqu'à 8 heures 30. La messe terminée, ils rejoignaient enfin le réfectoire où le petit déjeuner devait-être englouti en un quart d'heure, le tout dans un parfait silence dont le manquement pouvait être sanctionné par une ou plusieurs journées de vacance en moins.

Les prières de Constans, appuyées par celles de Daniel, semblèrent avoir atteint leur but. *Peut-être aurons-nous plus de chance en priant pour le Saint qui nous héberge*, s'étaient-ils dit en levant les yeux vers le sommet du clocher de la chapelle Saint Joseph ... Leur vœu fut exaucé ... Leurs lits étaient côte à côte. Durant les messes quotidiennes, une autre prière prit la relève... Celle d'espérer qu'il ne vienne pas au Père surveillant, l'idée saugrenue de les changer de place au cours de l'année.

Il était strictement interdit de prononcer un seul mot dans le dortoir, apprirent-ils dès le premier soir et ils trouvèrent cela bien dommage car ils auraient pu s'en raconter des choses tout au long de ces nuits qui allaient de vingt et une heures à sept heures, durant lesquelles l'unique obligation à laquelle ils devaient satisfaire était celle de dormir. Ainsi, les occasions de parler librement étant ramenées aux seuls moments des récréations qui ne dépassaient jamais le quart d'heure, ils mirent un certain temps à se connaître. Ces brefs instants d'intimité au cours desquels Daniel avait pris un ascendant certain sur son ami, n'avaient pas suffi à répondre aux questions qu'il ne cessait de

se poser sur ce petit blond dont la naïveté semblait parfois être supplantée par des regards dont la profondeur véhiculait déjà le souvenir d'un passé tourmenté.

Je ne sais pratiquement rien de lui, se disait Daniel, ce matin-là dans la cour de récréation, en observant Constans qui, muni d'une tige de bois dénichée Dieu ne sait où, farfouillait la terre avec l'attention d'un chercheur d'or. Par moments, il se penchait sur le sol qu'il creusait fébrilement, observait un instant le trou qu'il venait de faire, puis, d'un air déçu se redressait pour reprendre son opération de grattage. Daniel avait mis un bon moment pour se rapprocher de lui... il l'avait fait à petits pas, l'air de rien, de peur d'importuner son ami. C'est lorsqu'il fut arrivé à ses côtés qu'il l'entendit murmurer : *il n'y en a pas assez !* Ce n'est pas en cet instant que Daniel put satisfaire sa curiosité... La cloche sonnait la fin de la récréation.

Cette réflexion de Constans avait résonné toute la journée dans la tête de Daniel, d'autant plus qu'elle avait été faite sur un ton de pensée profonde. Daniel, aux dépens de l'écoute qu'il portait habituellement aux cours avec la plus sérieuse des attentions, n'avait cessé tout au long de la journée, de se poser la même question : *qu'est-ce qu'il n'y avait pas assez dans le sol de la cour, aux yeux de Constans ce matin-là ?* Ce n'est qu'à la fin de la journée, dans le dortoir à l'heure du coucher, alors qu'ils pliaient chacun avec un soin particulier leurs vêtements sur le dossier de la chaise qui leur était attribuée, que Daniel, profitant de l'éloignement du surveillant, réussit à chuchoter vers Constans :

— Que voulais-tu dire ce matin dans la cour, par : *il n'y en a pas assez !*

Constans regarda à droite et à gauche, l'œil inquiet, puis, constatant que le surveillant était à l'opposé du dortoir, répondit rapidement :

— Je ne peux pas te le dire... C'est un secret ! Puis il s'enfourna dans son lit, se tourna du côté opposé en remontant les draps par-dessus sa tête pour trouver le sommeil avec lequel, apparemment, il avait l'intention de faire bon ménage.

Daniel ne se formalisa pas. Conscient de sa propre maturité que Constans avait pressenti à juste titre en se mettant d'emblée sous son aile dès le début de leur rencontre, il trouva normal que ce dernier en soit encore au temps des secrets... Passage quasi-incontournable dans lequel chaque enfant s'engouffrait avec délice. Le lendemain, ce fut durant la récréation du soir que Constans recommença son exercice de grattage. Il s'était arrangé pour arriver dans la cour avant Daniel qui n'avait pu le suivre que des yeux. Constans s'était précipité vers la petite cour, celle qui se trouvait devant l'entrée de la chapelle et dont l'un des côtés était limité par un bois que les enfants appelaient *la charmille*. Bien que cet endroit soit normalement interdit aux élèves, quelques-uns de temps à autres, réussissaient à passer outre le règlement, satisfaisant ainsi au désir de rébellion quasi naturel chez un jeune interne soumis à la discipline du collège Saint Joseph. Lorsque Daniel arriva à l'orée de la charmille, il constata que l'intrusion de Constans dans le bois n'était pas guidée par la tentation de l'interdit... Il était allongé sur le ventre, immobile, la face contre terre. Il semblait fasciné par ce qu'il avait sous les yeux. Cela dura un bon moment, puis il se redressa pour sortir de sa poche un crayon et un carnet sur lequel il griffonna nerveusement. Lorsqu'il aperçut Daniel qui s'approchait du bois, il se redressa subitement, enfouit le carnet dans la poche de sa blouse, et rejoignit son ami en sautant d'un pied sur l'autre. Daniel le prit par la manche et lui demanda :
 — Qu'est-ce que tu faisais dans le bois ? ... Tu sais que c'est interdit d'y aller.

— Oh ! Je m’amusais, c’est tout ! Répondit Constans en dégageant sa manche. Puis il s’éloigna, s’arrêta soudain pour retourner vers Daniel auquel il fit signe de se pencher pour lui chuchoter à l’oreille :

— Je peux te le dire à toi ! ... Je la cherche ! Il faut que je la trouve !

— Chercher quoi ? Demanda Daniel.

— Chuuut ! Lui souffla Constans à l’oreille en mettant un doigt au travers de sa bouche. Puis il tourna les talons et partit en sautillant vers l’endroit où les rangs n’allaient pas tarder à se former pour emprunter le couloir qui allait les mener en classe. Daniel n’avait pas perdu de vue l’un des coins du carnet qui dépassait de la poche de la blouse, au rythme des sauts du *petit blond*.

Les mois commencèrent à s’écouler. La répétition des instants, des faits et des gestes, le strict respect des horaires, finirent bizarrement par confiner à une monotonie que Daniel n’aurait pu imaginer quelques mois auparavant. Heureusement, ce rythme lancinant des jours se brisait tous les jeudis ; jour au cours duquel les petites classes partaient en randonnée dans la campagne environnante. Cette activité était dirigée par le Père Duhamel. Celui-là même qui s’occupait de la sérénité de leurs nuits... Le Père surveillant, dont Daniel avait fini par remarquer l’étrange attitude envers Constans... Ainsi, à la fin des trois premiers mois écoulés, pas un des occupants du dortoir n’avait échappé à une ou plusieurs sévères remontrances du Père Duhamel, excepté Constans et étrangement Daniel qui, ne se faisant aucune illusion, s’était dit que ce ne pouvait-être que par ricochet sur son ami, qu’il bénéficiait de l’attitude conciliante du Père. Dès qu’il prit conscience de cet état de fait, il n’y eut pas un soir sans qu’il ne remarquât un regard, un infime geste, une ébauche de sourire du Père qui différencia Constans des autres

élèves. C'est par sa relation privilégiée que Daniel put remarquer le manège et c'est ce qu'il pensera toujours, bien des années après les événements. Bien entendu, l'attitude du Père augmenta considérablement la curiosité de Daniel envers son ami, car après trois mois de cohabitation, il n'en savait toujours pas beaucoup plus sur lui.



C'est à l'arrivée des vacances de Noël que sa lanterne s'éclaira tant soit peu. Tous les élèves étaient réunis dans la cour, leur valise aux pieds, attendant l'arrivée de leurs parents quand soudain l'attention générale se fixa sur l'apparition d'un véhicule que peu de gens avait eu l'occasion de contempler : une superbe Rolls-Royce Silver Wraith Limousine se garait en silence devant l'entrée du collège. Un chauffeur en livrée en sortit pour aller ouvrir la portière arrière qu'il tint béante en attente du passager. L'ensemble des regards tournés vers le véhicule sous tendait la même interrogation : *quel était donc le pensionnaire qui pouvait-être sujet à de telles attentions ?*

Daniel se posait la même question, lorsqu'il sentit la main de Constans s'emparer de la sienne et une petite voix lui dire :

— Bonnes vacances Daniel ! Puis il vit son ami se précipiter vers la grille de sortie, sa valise bringuebalant derrière lui, et s'engouffrer dans l'arrière de la limousine, tandis que le chauffeur, après une légère inclinaison du buste à son passage, referma délicatement la portière. La limousine démarra dans un discret chuintement mécanique, emportant avec elle les nombreuses interrogations qui chahutaient sous le crane de Daniel, espérant déjà la fin des vacances afin de tenter d'éclaircir le mystère qui entourait le *petit blond*.



Au cours de ses vacances, Daniel ne vit pas souvent son père, si ce ne furent que les quelques jours qui entouraient celui de Noël. Sa mère, aidée par une servante, avait fait tous les efforts dont elle était capable pour lui apporter l'affection dont elle pensait qu'il était privé au sein du collège. Daniel, pour éviter à celle-ci des efforts qui finissaient par lui chavirer le cœur tant il la voyait peiner, quittait la maison une partie de la matinée et de l'après-midi, pour baguenauder, le nez au vent dans la nature environnante, la tête foisonnant d'idées et de projets pour plus tard. Une large part de ses pensées était consacrée à Constans. Bizarrement, l'éloignement, telle une loupe, grossissait le souvenir de ces trois derniers mois écoulés, extirpant de la pénombre nombre de détails passés inaperçus, faisant apparaître des mini-événements dont l'ampleur prenait toute son importance dans le silence de la nature qui l'entourait. Daniel repensait au dernier dortoir. La veille de leur départ pour les vacances. Le Père Duhamel leur avait accordé une certaine liberté de bavardage durant laquelle Constans n'avait pas voulu révéler ce qu'il notait dans son carnet, mais à l'encontre, il avait tiré de sous son oreiller son bulletin de notes qu'il avait tendu à Daniel avec fierté.

— Regarde ! Lui avait-il ordonné.

Daniel, s'exécutant, constata que Constans avait une excellente moyenne dans toutes les matières littéraires, mais il ne regretta pas d'être assis sur le bord de son lit lorsqu'il arriva aux matières scientifiques : les 20 et les 20 + dansaient la sarabande, fêtant le génie qu'il fallait forcément être pour obtenir de telles notes en mathématiques, physique et chimie dans un collège comme celui où ils avaient eu l'honneur d'être acceptés, dont la réputation d'excellence résonnait dans le monde entier. Daniel était resté abasourdi. Le bulletin encore entre ses mains, il regardait Constans qui, curieusement, le nez

en l'air, semblait contempler un paysage situé bien au-delà des murs. À y bien réfléchir, Daniel se dit que ce n'était pas la première fois qu'il surprenait son ami dans une telle attitude. Tout à coup, Constans tourna la tête vers lui et lui lança :

— De toutes façons, elles sont bien trop nombreuses !

— De qui veux-tu parler ? Demanda Daniel, étonné.

Constans, balbutia, l'air surpris, comme s'il revenait sur terre :

— Euh ! ... Je voulais dire ... Les personnes qui veulent me voir pendant les vacances.

Daniel ne fut pas dupe. Son ami lui mentait. Constans lui avait retiré le bulletin des mains et le feuilletait en ayant repris son air lointain. Daniel venait de comprendre qu'il devait ne rien dire... Faire le plus grand des silences... Écouter, tout simplement. Au bout d'une minute, Constans dit lentement, comme s'il se parlait :

— Facile ! ... Un jeu ! Il émit un petit rire et reprit :

— J'aime bien jouer à ce jeu... C'est facile !

Le silence qui suivit fut interrompu par la voix du Père Duhamel qui annonçait :

— Allez ! Tous au lit maintenant ! Et je vous souhaite de bonnes vacances et n'oubliez pas qu'à partir de ce moment précis nous nous reverrons dans quinze jours à 10 heures exactement dans la cour du collège.

Constans jeta un regard rapide à sa montre et dit, tout en rangeant son bulletin sous l'oreiller :

— Un million deux cent quarante-neuf mille secondes exactement !

Daniel resta bouche bée... Muet par la force des choses... Constans était déjà enfoui sous ses draps... Parti sans doute, rejoindre le Dieu des mathématiques.

3

La veille de Noël, alors que son père était présent, Daniel lui posa naïvement la question qui lui brûlait les lèvres :

— Papa ! Quel métier il faut faire pour avoir une énorme voiture qui ne fait pas de bruit et un chauffeur avec un uniforme ?

Son père baissa son journal dans lequel il était plongé et demanda :

— De quelle voiture parles-tu, mon fils ?

.... Daniel lui raconta la scène du départ de Constans.

— Ah ! C'est la voiture du père de ton ami, si j'ai bien compris ?

Daniel acquiesça. Son père reprit :

— D'après la description que tu en fais, la seule voiture qui pourrait correspondre est la Rolls Royce. C'est une voiture anglaise achetée par les rois, les princes, les présidents de la république et par les gens très riches.

Daniel resta muet, la bouche entre-ouverte. Son père le regardait, un demi sourire aux lèvres.

— Plus riches que nous, alors ?

Son père éclata de rire en disant :

— Oh que oui, alors !

Daniel réfléchit un instant, puis demanda :

— Tu crois que c'est un roi, son père ?

...Les parents n'étaient pas censés connaître le niveau social ainsi que la profession des autres parents, mais Monsieur Dafour avait le bras long et il savait par la bande, que parmi ceux qui

avaient placé leurs enfants au collège Saint Joseph de Sarlat, l'un de ceux qui avait atteint le sommet de la hiérarchie sociale, était un ambassadeur. Ambassadeur de quel pays ? Il ne pouvait pas le dire. Il communiqua le fruit de sa réflexion à son fils en lui expliquant quels étaient le rôle et la fonction d'un ambassadeur.

— Alors tu crois que le père de Constans est ambassadeur ?

— Il y a de fortes chances, mon fils.

Daniel, sur cette réponse, était allé se coucher, la tête pleine de questions et la nuit remplie de rêves.

Le jour de la rentrée, alors que son père après l'avoir déposé, reprenait le chemin du retour, Daniel s'attarda près de la grille d'entrée en attente de l'arrivée de Constans. La Rolls Royce arriva en silence, tel un vaisseau fantôme. Elle s'arrêta à quelques mètres de Daniel qui était à demi-caché derrière l'un des piliers du portail. Avant que Constans ne descende du véhicule, il l'entendit expliquer au chauffeur : *nous avons fait 70 kilomètres depuis Périgueux à une moyenne de 50 kilomètres à l'heure, nous avons donc mis 5700 secondes en consommant 21,3 litres, pile.*

— Ah ! Nous avons mis 15 secondes de plus que la dernière fois, Monsieur, répondit le chauffeur en rectifiant sa casquette sur son crâne.

— C'est à cause du nid de poule qu'il a fallu éviter, conclut Constans, en s'expulsant de la Rolls tel un bouchon sous pression.

Daniel s'était retrouvé à la première place dans le rang des élèves qui attendaient pour rejoindre leurs classes. Le père Duhamel qui se tenait juste devant lui fut rejoint par le Père Maillard chargé de la discipline, qui, à voix basse, mais pas assez pour ne pas être entendu par Daniel, demanda à son collègue :

- Où en est-on avec le petit Châtel ?
- Nous constatons une légère évolution.
- Que légère ? Questionna le Père Maillard.
- Oui ! Mais ne vous inquiétez pas ! Dans son cas c'est normal.
- Le père Duhamel regarda au loin en levant la tête et dit :
- Tenez ! Justement le voilà !
- Toujours en train de courir, dit l'autre Père qui avait tout juste terminé sa phrase lorsque Constans, essoufflé, prit la main de Daniel et ses yeux bleus levés vers lui, lui dit :
- Tu as passé de bonnes vacances ?

Ainsi le petit blond s'appelait Constans Châtel, s'était dit Daniel, en observant son ami qui était en train de ranger avec soin ses vêtements sur le dossier de la chaise. De quelle évolution le Père Duhamel avait-il voulu parler ? S'était-il demandé encore, tout en remarquant un phénomène bizarre ... Les lèvres de Constans étaient en mouvement sans qu'aucun son n'en sorte... Elles bougeaient à une vitesse telle qu'il crut que son ami récitait sa prière du soir de manière précipitée. Lorsque Constans fut couché, aux mouvements des lèvres qui persistaient, s'ajouta un mouvement de balancement régulier de la tête sur l'oreiller. Cela dura quelques minutes, puis Constans trouva le sommeil dans une totale immobilité. Daniel dut se rendre à l'évidence : son ami n'était pas sujet à ce genre de manifestations avant les vacances... Ou alors, il ne s'en était pas aperçu.

Le lendemain matin, alors que le cours avait déjà commencé, la porte de la classe s'ouvrit brusquement pour laisser entrer le Père Maillard, qui, d'un ton autoritaire, dit :

— Châtel, prenez vos affaires et suivez-moi !

Tous les regards se dirigèrent vers le petit blond qui, en silence, rassembla ses cahiers et ses livres et, sans un signe vers

Daniel, rejoignit le Père Maillard. Constans ne revint pas dans la classe de toute la journée. Daniel qui espérait le voir à la récréation en fut pour ses frais. Une angoisse soudaine lui serra la gorge... Pourvu que l'on ne l'ai pas changé de place au dortoir.

Ce ne fut pas le cas. Le petit blond était bien là, dans le lit d'à côté, dans son pyjama rayé. Une fois sous les draps, il fit signe à Daniel de s'approcher et lui chuchota :

— Tu as vu ! On m'a changé de classe.

— Pourquoi ?

— C'est le Père Maillard... Il a voulu que je passe dans une classe au-dessus.

Daniel, à demi-surpris, ne savait que dire. Constans, de son air éthéré auquel Daniel commençait à s'accoutumer, murmura : *differens meum necessitam allorum creates*. Puis, il regarda Daniel d'un air étonné, comme s'il venait de le découvrir et lui dit :

— Je peux te le dire à toi ! ... Je l'ai trouvé, tu sais ! ... Je l'ai trouvé, oui !

Puis, comme à son habitude, il se tourna, s'enfouit prestement sous les couvertures et s'endormit.

Daniel resta perplexe, le latin n'étant pas encore sa langue de prédilection, il mit un long moment avant de trouver le sommeil. Ce n'est que le lendemain après-midi, qu'ayant eu accès à ses livres de latin, il put déchiffrer la phrase : *ma différence crée le besoin des autres*.

Cette phrase occupa ses pensées le restant de la journée. Il savait qu'il serait inutile de demander à son ami une quelconque explication. Constans, avec son esprit fantasque était certainement déjà passé à autre chose, mais il savait aussi qu'il n'avait pas prononcé cette phrase sans raison. Daniel ne voyait déjà plus ce petit blond comme un enfant normal. Où était-il le

gamin à la recherche d'une aile protectrice, du petit garçon en manque d'affection maternelle ? Se demanda-t-il.



4

Durant les trois mois qui suivirent, jusqu'aux vacances de Pâques, d'autres épisodes curieux perturbèrent les relations entre les deux amis. Daniel s'était étonné de ne plus apercevoir Constans au cours de certaines récréations et lorsqu'il le voyait, ce dernier se trouvait dans la charmille, accroupi ou allongé, fouinant dans la terre, aux pieds des arbres, son crayon accroché à son carnet noir par une ficelle, posé à côté de lui. Un jour, Daniel guetta Constans à la sortie de sa classe. Ce dernier se dirigea directement vers le bois sans chercher à se dissimuler. Cette attitude corroborait ce que pensait Daniel : si son ami entraît sans aucune crainte dans le bois, avec une telle ostentation, c'est tout bonnement qu'une autorité du collège lui en avait donné l'autorisation.

En classe, l'élève qui avait remplacé Constans aux côtés de Daniel, se nommait Fabien. Contrairement à Constans, il n'offrait aucune particularité de caractère. Daniel se dit qu'il aurait pu être gentil ou méchant, bête ou intelligent, cela aurait été la même chose... La moyenne en tout, la neutralité, étaient les caractéristiques du nouveau venu. Après quelques jours de cohabitation, Daniel dut se rendre à l'évidence... Il fallait ajouter à Fabien une nouvelle caractéristique... La curiosité. Il n'arrêtait pas de poser des questions sur tout, d'une manière tellement désordonnée que Daniel s'était demandé s'il supporterait longtemps une telle pipelette.

La seule chose qui avait retenu l'attention de Daniel, était les circonstances dans lesquelles Fabien avait atterri à ses côtés. Aux questions de Daniel, il répondait dans le vague... *Il a fallu alléger une classe, alors ils m'ont mis là.* Daniel ne connaissait pas toutes les têtes des quatre-cents pensionnaires, mais quelque chose d'indéfinissable lui disait que cette tête-là n'en faisait pas partie. Lorsqu'il en eut l'occasion, Daniel demanda à Constans s'il connaissait Fabien :

— Je ne l'ai jamais vu, lui avait répondu ce dernier, sans aucune hésitation.

Daniel resta sur sa faim, avec la ferme intention d'éclaircir ce mystère dès qu'il en aurait l'occasion.

Durant les jours qui suivirent, le nouveau venu assumait pleinement son état de curieux... Les questions pleuvaient sur Daniel telle une mousson délocalisée : *et toi d'où viens-tu ? Que font tes parents dans la vie ? Est-ce que ta famille est riche ? Je parie que tu es fils unique... c'est bien ça, n'est-ce pas ! ... Je ne me trompe pas !* Puis Daniel remarqua qu'au fur et à mesure, la curiosité de Fabien se déplaçait insidieusement vers Constans pour en arriver à des questions dignes de celles d'un inspecteur de police : *tu ne le trouves pas bizarre ton copain petit blond ? Et lui, tu sais d'où il vient ? Y paraît que son père, il a une chouette bagnole... Tu l'as vue ? Tu sais ce qu'il fait durant les récréations ? T'es un pote, toi ! Tu me le dirais si t'apprenais des trucs sur lui ?*

Daniel décida de se méfier de ce garçon bavard et trop curieux et qui paraissait bien plus que l'âge qu'il était censé avoir pour se trouver au même niveau scolaire que lui. Il semblait s'intéresser beaucoup plus aux élèves de la classe qu'aux cours proprement dits. Son regard allait sans cesse d'un garçon à l'autre avec, parfois, un pincement de la lèvre supérieure séparée en son milieu par une cicatrice qui devait remonter à une chute

faite durant la petite enfance. Son regard s'attardait parfois avec insistance sur l'un des pensionnaires, comme si ce dernier était suspecté des pires crimes qui soient. Dans ces moments-là, son visage devenait celui d'un félin aux aguets guettant sa proie... Ses yeux s'étiraient et le pincement de sa lèvre supérieure blanchissait sa cicatrice.

Daniel avait décidé d'entretenir avec Fabien, une relation strictement de politesse, conscient des difficultés que cela allait présenter tant le garçon maîtrisait ce sans-gêne avec lequel il tentait de pénétrer dans l'intimité et dans les petits secrets de chacun. Là où Daniel se disait que Fabien semblait être investi d'une mission particulière, c'est à l'intéressement qu'il manifestait envers les recherches que Constans effectuait dans la cour et, plus particulièrement dans les charmillles.

Les mois passèrent, au rythme des leçons et des prières. Chaque pensionnaire avait, semblait-il, trouvé sa place. C'était l'impression qu'avait Daniel, sans minimiser pour autant les arrangements que chaque pensionnaire avait dû négocier avec lui-même en reconnaissant avec bonne foi que la seule chose contre laquelle ils ne pouvaient pas se révolter, était le niveau culturel auquel la qualité de l'enseignement les avait fait accéder en quelques mois. Ainsi, la méthode jésuite faisait que le collège Saint Joseph ignorait ce qu'était un véritable cancre et Daniel s'était trompé sur les pronostics malveillants qu'il avait engagés sur Fabien qui, comme les autres, avait bénéficié de l'art des Pères à fixer dans les cerveaux les plus abrupts, les idées les plus nobles. Ainsi, Fabien manifestait sa curiosité avec plus de discrétion et ses rapports avec Daniel, loin d'être d'une franche camaraderie, s'étaient nettement améliorés. Elles le furent encore plus, lorsqu'un jour, Constans fut pris à partie par un pensionnaire irascible, jaloux de la prérogative dont il jouissait... Celle d'aller dans la charmille en toute liberté,

prérogative que tous les autres avaient accepté sans aucune rancœur tant Constans inspirait non seulement la sympathie mais aussi ce désir de protection. C'est Fabien qui intervint au moment où son agresseur allait en venir aux mains. Ceux qui avaient assisté à la scène découvrirent deux choses ce jour-là : la première était que Fabien savait se servir de ses poings et la deuxième était qu'il savait le faire avec noblesse. Daniel était arrivé à la fin de l'échange, au moment où Fabien aidait son adversaire à se relever, qui le nez en sang s'excusa de la mauvaise attitude qu'il avait eu envers Constans. Puis Fabien se tourna vers la foule de pensionnaires que la rixe avait rassemblée et leur dit :

— Constans est le plus aimable des garçons. Ceux qui lui manqueront auront à faire à moi. Puis, apercevant Daniel qui venait vers eux, il ajouta :

— Et à Daniel ! ... Nous deux c'est pareil !



Trois années s'étaient écoulées. Daniel était en classe de quatrième. L'aspect physique et le comportement psychologique des pensionnaires qui avaient atteint l'âge de dix ans entre les murs du collège Saint Joseph, n'étaient pas loin de rejoindre le niveau dont les adultes en général, faisaient preuve. La fréquence des séances de sport et la rigueur de l'éducation en étaient la cause. Daniel n'avait pas échappé à cette évolution. Ainsi, appréhendait-il les embûches du présent et de l'avenir avec sang-froid. Quant à Fabien, bien qu'ayant profité également des bienfaits des Pères, il ne pouvait empêcher sa curiosité de se manifester dans la plupart de ses propos, et, ayant su intégrer les préceptes des Jésuites, il le faisait avec une telle maîtrise que la

majorité de ses interlocuteurs ne s'en apercevait pas. Malgré les trois années écoulées, Daniel se posait toujours les mêmes questions à son sujet, d'autant plus qu'une certaine somme d'événements curieux n'avait pas manqué, mais là où l'attention de Daniel n'avait pas faibli, concernait l'intérêt croissant que Fabien portait à Constans. L'assiduité avec laquelle il le faisait, croissait au fil des jours, de telle manière que Daniel en était à se demander si Fabien n'était pas mandaté par quelqu'un... Tel un espion chargé d'une mission. C'est ainsi que Daniel ne pouvait s'empêcher de penser aux différents événements curieux qui avaient jonché cette dernière année : Dans le dortoir, le lit de Fabien étant très éloigné du sien, et, bien qu'il lui fût alors difficile d'exercer une surveillance régulière, il constata plusieurs fois, que Fabien n'était pas dans sa couche au moment de l'extinction des feux. Cela était d'autant plus étonnant que son lit se trouvait être celui placé le plus près de la cabine du Père-surveillant et légèrement en retrait des autres. Cette disposition qui pouvait paraître bizarre, ne l'était plus si l'on considérait que Fabien, autorisé à s'absenter pour une raison inconnue, devait avoir la possibilité de revenir se coucher le plus discrètement possible. C'est le raisonnement que Daniel avait fini par se tenir, sans exclure une évidence qui lui fit froid dans le dos... Fabien devait forcément jouir de la complicité du Père-surveillant.

Un autre événement était venu contrecarrer la cérémonie immuable du coucher. Alors que Daniel rangeait ses vêtements sur le dossier de sa chaise, Constans émit un cri rauque dans lequel Daniel perçut autant de colère rentrée que de désir de vengeance ; Le son de cette voix le figea un instant... Il semblait surgir directement des entrailles de son ami qui était en train de palper son casier par petites touches successives, les yeux fermés, en balbutiant des mots dans une langue que Daniel crut

être du latin. Soudain, Constans tourna son visage vers Daniel, les yeux subitement écarquillés en murmurant, en français cette fois-ci : *ils ne les auront pas ! Non ! Ils ne les auront pas ! Je préfère mourir.* Il s'approcha de Daniel, lui prit les deux mains en tremblant et le visage transpirant, collé au sien, il reprit en haletant : *oui ! C'est ça ! je vais mourir ! Tu le sais toi, qu'il faut que je meure... Ils veulent me voler... Ils ont essayé. Viens ! regarde !* Il força Daniel à s'approcher du casier... En effet, le casier présentait des sortes de griffures qui avaient rayé la peinture et des encoches faites dans le bois entouraient les attaches du cadenas. Constans avait raison... Quelqu'un avait tenté d'ouvrir son casier. Constans ne se calmait pas. Assis sur son lit, il se balançait d'arrière en avant en claquant des mains, murmurant des phrases décousues dont Daniel captait quelques mots : *différent... pas juste... intelligent... Tout ça parce que je l'ai trouvé... Je ne te l'avais pas dit que je l'avais trouvé.* Daniel ne savait que faire. Il fallait que Constans se calme avant le retour du Père-surveillant qui était pour l'instant occupé dans son box. Instinctivement, il posa doucement sa main sur le dos de son ami qui à l'instant du contact, eut un léger sursaut, puis il regarda Daniel comme s'il le découvrait, arrêta son balancement et dit d'une voix essoufflée, en s'agrippant à lui : *je l'ai trouvé mais après je l'ai tué... Il le fallait... Pour les autres... Qu'elles meurent aussi.* Des larmes coulaient sur ses joues. *Il murmura : je suis fatigué, tu sais... Très fatigué... Je vais me coucher.* Daniel, rassuré, lui écarta les draps sous lesquels Constans se glissa pour s'endormir dans l'instant même.

À la suite de cet événement, chaque soir à l'instant du coucher, Daniel avait affiné son attention. Ainsi, faisant semblant de dormir, il avait vu le Père Duhamel sortir de son box pour venir à pas feutrés, se planter devant le lit de Constans, et l'observer, immobile, durant un long moment. Il avait vu

aussi, Fabien se lever, se rhabiller et quitter le dortoir d'une allure si décontractée que l'autorisation des instances ne faisaient plus aucun doute.



5

Le printemps de l'année 1954 venait d'arriver. Ce matin-là, alors que le premier soleil avait déjà réchauffé la cour, le Père-Préfet avait demandé que tous les élèves attendent sa venue avant de rejoindre leurs classes. Il avait une communication à leur faire. Il apparut sur le parvis de l'entrée, l'air grave et prit la parole en commençant ainsi :

— Mes chers enfants, un événement de toute gravité a eu lieu en dehors de notre collège. Cela fait quinze jours qu'un enfant a disparu sans que l'on ait aucune nouvelle de lui. Les gendarmes craignant le pire, demandent à toute la population de se tenir sur ses gardes. Bien entendu, vous ne craignez rien dans l'enceinte de notre collège, mais il était de mon devoir de vous faire connaître cette information. Prions tous pour que cet enfant âgé de 10 ans soit en vie, prions pour qu'il revienne en parfaite santé au sein de sa famille... En vie parmi nous.

Un lourd silence avait envahi la cour, suivi d'un sourd murmure... La prière montait vers le bleu du ciel. La tristesse avait envahi les jours qui suivirent et les prières ainsi que les messes répétées, ne suffirent pas à ramener cet enfant parmi les siens.

La plupart des pensionnaires avaient attendu dans une impatience accrue la sortie en plein air du jeudi. Ils ressentaient le besoin de fuir l'atmosphère étouffante que l'événement avait installée entre les murs du collège. Ce jour était l'unique moment où ils redevenaient des enfants de la nature... Où la sensation de

liberté perdue s'exacerbait jusqu'à la douleur malgré leur désir intense de revivre chaque semaine cette promenade par rangs de trois d'où la parole devait se faire entendre le moins possible. Le seul qui semblait bien éloigné de ces contingences était Constans qui avait pris l'habitude de flâner à l'arrière du groupe, le nez en l'air, musardant à droite et à gauche du chemin, au gré de sa curiosité... S'arrêtant parfois pour sortir son carnet noir et y inscrire ses observations. Là encore, le Père Duhamel, curieusement, avait, au goût de nombreux élèves, baissé un peu trop facilement la garde. Cette attitude allait à l'encontre du profond désir d'assimiler pleinement les notions d'équité que leurs inculquaient leurs Maîtres et, l'affection qu'ils éprouvaient pour Constans ne devait pas être la cause d'un éventuel désenchantement.

Ce jeudi-là, le Père Duhamel les avait entraînés dans un endroit qu'ils ne connaissaient pas. Ils s'étaient retrouvés sur un chemin bordé de hautes falaises de calcaire, paysage familier de la région. Comme à son habitude, Constans traînait à l'arrière avec dans la main un bouquet de plantes qu'il venait de cueillir sur les bords du chemin. De temps à autre, l'un des pensionnaires se retournait pour s'assurer que le *petit blond* ne s'était pas égaré... Le temps n'avait fait qu'augmenter le devoir de responsabilité que chacun s'octroyait envers sa mascotte. Mascotte était bien la dénomination que Constans méritait. La nature avait concentré en lui tous les ingrédients pour qu'il en soit ainsi et l'unanimité se faisait pour qu'il soit désigné comme l'interprète du Petit prince de Saint Exupéry, si le film se devait d'être tourné, bien entendu. La référence à ce jeune héros n'avait rien d'étonnant car cet ouvrage était l'un des rares livres modernes à occuper les rayonnages de la bibliothèque du collège.

Daniel, à l'unisson du groupe, respirait l'air bienfaiteur que la nature, profitant encore de la rosée du matin, lui prodiguait en mille senteurs, lorsque Constans, comme à son habitude, lui avait tirillé la manche. C'est ainsi qu'il faisait lorsqu'il voulait lui parler. Daniel s'étonnait toujours qu'il doive baisser la tête pour répondre à son ami... Il oubliait à chaque fois que Constans avait très peu grandi. Alors qu'autour de lui, la croissance faisait son œuvre en transformant ses camarades en grands dadais, il semblait qu'elle ait oublié le *petit blond*. Daniel baissa donc la tête pour se trouver le nez enfoui dans un bouquet de plantes sauvages que Constans secouait comme pour en extraire plus de senteurs. Avant même que Daniel puisse prononcer une parole, Constans, l'air pas content, fixa son ami et débita d'un trait :
 — *Mentha arvensis*, *Lavandula angustifolia*, *Tanacetum vulgare* ... Méchantes plantes ! ... Très méchantes ! ... Elles tuent ! ... Elles doivent mourir, tu comprends !

Daniel aurait bien voulu comprendre, mais il n'en avait pas eu le temps. Constans s'était brusquement détaché de lui pour aller jeter au loin avec violence son bouquet de plantes malfaisantes, puis, il était retourné à l'arrière du groupe en sautillant.

Plus tard, Daniel s'était creusé la tête pour savoir comment des plantes comme la menthe, la lavande et la tanaïsie pouvaient être des meurtrières, mais hélas, s'il y avait une réponse à cette question, ce n'était pas Constans qui allait la lui donner... Le *petit blond* était mort une demi-heure plus tard, écrasé par un rocher.

Tout le groupe s'était retourné au bruit sourd qui semblait dévaler du sommet surplombant le chemin. Figé sur place, il fallut que le tremblement du sol cesse pour que le Père Duhamel se précipite vers l'arrière du chemin. Daniel, qui, par habitude, était le dernier du groupe pour surveiller Constans, emboîta le pas au Père. Au détour du virage, la stupeur les fit s'immobiliser.